



## LA FILLE DU RECEVEUR.

« Je ne sais, mes enfants, » dit M. Marcel, « si vous saisissez bien le point de vue moral de mes historiettes. Voyons, Édouard, toi qui les connaissais d'avance, qu'as-tu conclu de la première ? »

—« J'en ai conclu, » répondit Édouard, « que la jeunesse et l'inconduite menaient les hommes

à leur perte, malgré les avantages de la naissance et de la fortune, et que l'on s'élevait, au contraire, par le travail et par la probité. »

— « Fort bien, » dit M. Marcel, « et comme l'héroïne de mon second conte est une jeune personne, ta cousine Marie va nous l'expliquer. »

— « On y apprend, » dit Marie, « qu'il faut suivre les avis de notre conscience : la connaissance que nous avons du bien et du mal doit nous guider et nous maintenir constamment dans la voie de la sagesse et du devoir. »

— « Vraiment, Marie, tu parles comme un livre. Quant à l'histoire de Mack Koller, vous avez pu voir qu'elle offre un modèle sublime d'amour filial ; les sentiments de famille, ordinairement doux et paisibles, produisent parfois des actes héroïques, et en diverses circonstances, plus d'un fils, plus d'un frère ont



prouvé leur tendresse pour leurs proches par le sacrifice de leur vie. Dans un voyage que je fis autrefois à Angoulême, j'ai recueilli un trait d'amour fraternel non moins remarquable que le dévouement de Mack Koller; en voici le triste récit. »



La petite rivière de la Lizonne présente, dans tout son cours, de charmants paysages; mais c'est surtout aux environs de la Roche-Beaucourt que ses bords sont riants et enchantés; ses flots coulent entre des plaines fertiles et des bois touffus, et de jolies maisons, ombragées de grands arbres, baignent leurs pieds dans une eau limpide. Les batelets des pêcheurs et le tictac d'un moulin à vent voisin, donnent à

cette partie de la rivière une animation particulière.

On avait coutume de demander à maître Chevalier, propriétaire de ce moulin, pourquoi il ne l'avait point fait placer sur une hauteur ; mais il répondait, avec raison, que la facilité d'apporter les grains par eau multipliait le nombre de ses pratiques.

Une maison voisine du moulin était, en 1776, possédée par Guillaume Mariette, receveur des contributions. Cette résidence n'avait rien de ce qui attire l'œil des artistes, auxquels il faut des murailles noircies et crevassées, des toits de chaume couverts de mousse et de lierre, des ruines pittoresques dégradées par le temps ; mais elle était commode et assez grande, et le bois de Combiers, qui s'étendait derrière, l'abritait contre le vent du nord.

Mariette, le receveur, occupait cette demeure avec sa fille Françoise, âgée de onze ans, et son fils Jacques, enfant de dix-huit mois, dont la naissance avait coûté la vie à sa mère.

Françoise la remplaçait auprès de son frère avec une merveilleuse sollicitude. C'était elle qui lui apprenait à marcher et guidait ses premiers pas ; elle préparait ses aliments et berçait son insomnie ; elle se promenait avec lui sur les bords de la Lizonne, poursuivant sur les roseaux les papillons et les demoiselles, inventant pour lui mille jeux frivoles : tendre et amicale comme une sœur, dévouée et protectrice comme une mère.

Le pauvre receveur se fatigua tellement à la poursuite des contribuables récalcitrants, il fit tant de pas par monts et par vaux, pour recueillir les impôts arriérés, qu'il se mit un jour

au lit pour ne plus se relever, et les deux orphelins se trouvèrent sans appui et n'ayant d'autre fortune que la maison paternelle.

Ce fut une triste agonie que celle du pauvre père, et les dernières paroles qu'il adressa à sa fille furent pleines d'amertume et d'angoisses.

« Françoise, » lui dit-il, « je n'ai point de parents, point d'amis, personne à qui te recommander ; tu vas être livrée à toi-même à un âge où l'on a besoin encore de secours et de leçons ; aie toujours devant les yeux l'exemple que je t'ai donné, celui d'une vie honnête et laborieuse. Je t'ai habituée au travail dès tes premières années ; prends courage et cherche à te créer des moyens d'existence par ton industrie. Ma fille, que Dieu t'envoie le pain de chaque jour, et puisqu'il juge convenable en sa

sagesse de me retirer de ce monde, qu'il me remplace auprès de ton frère et de toi... ; aie confiance en Dieu, mon enfant ; il exauce la prière des pères qui vont mourir ; il est le protecteur des familles abandonnées. »

Françoise embrassa son père en sanglotant. A la demande du mourant, elle alla chercher le petit Jacques, qui jouait dans la chambre voisine. L'enfant, voyant des larmes dans les yeux de ses parents, se mit instinctivement à pleurer. Mariette le pressa contre sa poitrine, et l'étreignit avec effusion dans ses bras, qui tombèrent ensuite raides et inanimés.

Les circonstances ont une influence considérable sur le développement de l'intelligence humaine. Seule, privée de tout secours, obligée prématurément d'employer toutes ses ressources intellectuelles, Françoise Mariette trouva,

dans la rigueur même de sa position, les germes d'un bon sens et d'une énergie au-dessus de son âge. Elle accepta courageusement les pénibles devoirs d'une mère de famille. Elle vendit du linge et des effets pour acheter du lin et du coton, et se mit à filer et à tricoter alternativement. Sa tâche commençait dès le matin et se prolongeait fort avant dans la nuit. Elle était soutenue dans ses veilles par l'idée qu'elle travaillait pour son frère, et qu'en même temps elle protégeait le sommeil du jeune enfant.

La réputation de la petite ouvrière s'étendit bientôt dans tous les villages voisins. Les habitants de Blanzaquet, de Ronzenac, de Lavallette, de Magnac, de Charras, de Sainte-Croix, de Mareuil-le-Jeune, lui apportaient à l'envi de l'ouvrage. On parlait de son activité et de son

adresse même à Barbezieux et à Angoulême; Françoise était l'objet de l'intérêt et de la curiosité de tous, et de fréquentes visites venaient troubler sa solitude : peu de paysans, se rendant au marché, passaient devant sa porte sans lui offrir la dîme de leurs châtaignes et de leurs truffes ; les pêcheurs lui réservaient toujours des truites, des anguilles et des écrevisses ; les bateliers s'arrêtaient chez elle, et prenaient plaisir à accroître par de petits présents l'aisance de son modeste ménage.

Françoise avait un joli jardin, où son frère pouvait jouer et développer ses forces. Les voisins, et surtout le meunier-Chevalier, s'imposaient des corvées volontaires pour cultiver cet enclos.

Les habitants pauvres des campagnes ont, sur ceux des villes, l'avantage de jouir presque

gratuitement des beautés et des richesses de la nature. A Paris, il est à peine permis à l'ouvrier de parer sa fenêtre de quelques fleurs étiolées, de quelques cobœas, qui pâlissent sur d'humides ficelles, et tout au plus d'un soleil destiné à ne jamais recevoir les rayons de l'astre dont il porte le nom; souvent même la police vient interdire ces frêles imitations des jardins de Sémiramis.

Mais autour des villages, chacun se crée à peu de frais un parterre embelli de marguerites diaprées, de clématites odorantes, de rosiers et de lilas. La misère, si nue et si désolée dans nos cités, s'égaie au milieu des champs, à la vue des fleurs et des fruits.

Un air pur, de beaux sites, des plaisirs simples, un travail assidu, rendaient heureuse existence d'abord rude et difficile de Fran-

coise Mariette; à quinze ans, grande et forte, joignant la sagesse de l'âge mûr aux charmes de l'adolescence, elle se vit recherchée en mariage par un grand nombre de laboureurs aisés. Il leur semblait qu'elle apporterait dans un ménage l'économie et le bonheur. Ils n'avaient pas lu Bernardin de Saint-Pierre; mais, comme le docteur de la *Chaumière Indienne*, ils étaient persuadés qu'une bonne femme est un trésor.

Un jour, le meunier Chevalier se présenta chez Mariette: elle remarqua avec surprise qu'il était en grande tenue. Il la salua, s'assit, et resta quelque temps sans parler.

— « Mademoiselle Mariette, » dit-il enfin, « j'ai appris que vous alliez vous marier. »

— « Peut-être, » répondit la jeune fille; « ce n'est pas que la solitude me pèse; l'éducation

de mon frère occupe tous mes instants, mais je sens le besoin de lui donner un appui, un protecteur plus sûr que moi-même, et c'est ce qui me déterminera à prendre un époux. »

— « Et avez-vous déjà fait votre choix ? »

— « Pas encore. »

— « C'est que je connais un parti que je pourrais vous proposer, si l'union que je projette n'avait des inconvénients assez graves. »

— « Expliquez-vous. »

— « D'abord, le parti en question est âgé de trente ans, et vous en avez à peine seize. »

— « Eh bien, pensez-vous que cette disproportion d'âge soit un obstacle ? Que me faut-il ? une personne qui remplace le père que nous avons perdu, qui me dirige par son expérience et ses sages conseils ; peu m'importe que mon mari soit d'un âge mûr, pourvu qu'il soit hon-

nête et bon, qu'il jouisse d'une réputation méritée... »

— « Pour cela, » interrompit maître Chevalier, « je défie bien qu'on puisse m'accuser... »

— « Quoi ! maître Chevalier, c'est vous ?... »

— « Ma foi oui ! quand je prendrais cent détours, j'arriverais toujours au même but. Je me suis dit : Je suis riche, grâce à mon travail ; je veux faire partager à quelqu'un l'aisance que je me suis acquise ; je veux une compagne douce et bonne, ménagère, laborieuse, ennemie des vains plaisirs et des frivolités ; votre voisin, Mademoiselle, n'était pas obligé d'aller bien loin pour trouver une femme conforme à ses vœux. »

— « Maître, » dit Françoise avec embarras, « vous me flattez ; mais je ne puis vous dissimuler que votre démarche m'honore. Nous verrons. »

Maître Chevalier se retira plein d'espérance.

A la grande surprise des commères du canton, ce fut précisément lui que Françoise choisit pour époux. Le jour du mariage fut fixé au 20 janvier prochain. Le marché d'Angoulême avait lieu le 14, et maître Chevalier tenait à s'y rendre et à régler ses affaires avant la noce.

On était au commencement de décembre, l'hiver était excessivement rigoureux ; la neige couvrait au loin la terre et les arbres dépouillés ; la Lizonne était complètement gelée ; les oiseaux mouraient de froid sur les chemins, et les animaux des bois, poussés par la faim, rôdaient autour des villages.

Le 20 janvier, maître Chevalier sortit de son moulin avec ses témoins et ses amis ; avant le départ, une libation de vin d'Angou-

mois les prémunit contre le vent glacé du matin, et toute la bande, en costume de fête, divisée par couples et chamarrée de rubans, s'achemina vers la maison de Françoise Mariette. Un aveugle et son fils, les deux meilleurs musiciens de la commune, ouvraient la marche et jouaient les airs les plus nouveaux et le plus en situation, depuis :

Où peut-on être mieux  
Qu'aux sein de sa famille,

jusqu'à :

Il faut des époux assortis  
Dans les liens du mariage.

Vers sept heures du matin, ils étaient à la porte du logis; elle était entr'ouverte.

— « Il paraît, » dit en riant Chevalier, « que

la bourgeoise a voulu nous épargner la peine de frapper... »

On entra en chantant dans la salle du rez-de-chaussée. Le fermier, impatient de voir sa fiancée, s'arrêta toutefois au pied de l'escalier, dans la crainte de troubler la toilette ou le sommeil de Françoise.

— « Eh bien ! » lui dit le fils de l'aveugle, « est-ce que vous allez rester là, comme un saint dans sa niche ? »

— « Il ne faut pas être indiscret, mon garçon ; si elle n'a pas répondu, c'est que sans doute elle n'est pas prête. Allons, une petite sérénade pour l'avertir que nous nous trouvons là. »

Les deux Orphées accordèrent leurs violons criards ; mais un sourd gémissement, parti du premier étage, se mêla à leurs préludes. Une

seconde plainte, longue et étouffée, fit frémir tous les assistants. Maître Chevalier monta rapidement ; toute la noce le suivit.

Françoise, étendue sans connaissance sur le carreau, avait au cou une large blessure ; sa tête était appuyée sur une grande huche, d'où sortaient des cris prolongés.

Pendant que maître Chevalier et quelques-uns de ses amis prodiguaient des secours à Françoise, et que d'autres allaient chercher un médecin, on tira de la huche le petit Jacques, qui se précipita aussitôt sur le corps de sa sœur, en prononçant des paroles entrecoupées :

— « Maman ! maman ! Ma pauvre Françoise ! »

Le médecin vint ; c'était un homme chez lequel la science se trouvait unie aux plus nobles

sentiments. En tout temps, en toute saison, il accourait à l'appel de l'humanité souffrante. Il s'était fait une habitude d'être bon et dévoué.

Il refusait constamment de la main des pauvres un salaire qu'il recevait des riches, sans le demander jamais. Homme vénérable et pur, blanchi au service de ses semblables, destiné, comme tant d'autres honnêtes gens, à ne faire jamais fortune, et à n'avoir pour trésor ici-bas que la sérénité de sa conscience et la reconnaissance des malheureux.

Il eut la douleur de voir échouer tous les efforts qu'il fit pour rappeler Françoise à la vie. Tout le monde se retira ; maître Chevalier au désespoir emmena chez lui le petit Jacques ; il ne resta auprès du corps de la jeune fille que deux femmes chargées de l'ensevelir.

Le petit Jacques raconta que la veille de la

noce au soir, il s'occupait des préparatifs de toilette, lorsqu'un loup furieux s'était précipité dans la maison. Françoise, sans songer à son propre salut, avait pris son frère dans ses bras, l'avait enfermé dans la huche, et s'était placée devant. Puis Jacques avait entendu le bruit d'une lutte, et bientôt celui d'un corps qui tombait le long de la huche; il s'était évanoui, et ne s'était réveillé que peu d'instants avant l'arrivée du malheureux fiancé.

Une foule considérable assista aux funérailles de Françoise. Le maire de la Roché-Beaucourt, dans une courte oraison funèbre, exposa avec simplicité l'histoire de la jeune victime, et quand il en vint à la catastrophe qui avait terminé une vie aussi honorable, quand il peignit la jeune fille sauvant son frère par un trait de présence d'esprit, luttant avec

courage contre un animal furieux, et sacrifiant à l'amour fraternel une vie qu'elle lui avait consacrée tout entière, chacun fut saisi d'admiration et de tristesse, et maître Chevalier ne fut pas le seul qui versa des larmes.

---

« Je suis fâché, » dit Édouard, « que le récit de bon papa finisse si mal; Françoise Mariette méritait d'être heureuse. »

— « C'est une anecdote historique, » répondit M. Marcel, « et, par conséquent, il m'était interdit d'en changer le dénouement. Au reste, mes enfants, du spectacle de la vertu malheureuse ici-bas, résulte une grande et imposante leçon. Ce que je vais vous dire ne sera peut-être pas compris par les plus jeunes d'entre

vous ; mais toi, Édouard, ainsi que quelques-uns de tes cousins, tu saisiras sans doute le sens de mes paroles.

« Tout annonce dans l'organisation de l'univers une intelligence infinie qui possède à un degré dont l'étendue illimitée nous échappe, toutes les qualités qu'il est possible à l'homme de concevoir.

« Or, l'une d'elles est la justice. L'idée que nous avons de la justice de l'Être suprême ne nous permet pas de douter, sans impiété, d'une autre vie, où seront sanctionnées les actions que l'homme a librement accomplies. Les tribulations de l'honnête homme ne sont que des épreuves ; dégagé des liens terrestres, il doit trouver un jour un dédommagement à toutes ses misères ; et quant à celui qui meurt en faisant son devoir, qui se dévoue pour ses sem-

blables, c'est un noble martyr dont la couronne est tressée au ciel. »

Cette conclusion religieuse fut sentie par la jeune assemblée, et tous, en se couchant, firent leur prière du soir avec un redoublement de ferveur.